

DÉSIR



d'ailleurs...

Mue par un élan soudain, j'ai appelé Rita, dimanche dernier. Combien d'années depuis notre dernière rencontre ? Deux, quatre, six ? Je ne le savais plus.

La sonnerie du téléphone a retenti à l'autre bout, longtemps. Soudain, la voix fraîche, teintée de surprise : "allo, chkoun " ¹, et les mots se sont étirés en une interrogation inquiète. Je n'avais pas fini de m'annoncer qu'elle s'exclamait, riait, disait son plaisir, interrogeait. Six ans ? Impossible ! Nous nous étions vues la veille, n'importe qui en aurait juré à nous entendre.

Enfoncée dans mon fauteuil, j'ai répondu aux questions qui se bousculaient, ravie de susciter malgré les années de silence, une affection si immédiatement exprimée, à l'affût des fins de phrases que Rita ponctuait par un " ma fille" chaleureux, et tant pis si je n'étais que sa demi-nièce.

Quand elle a évoqué le mariage prochain de son aînée je me suis souvenue que je



l'appelais justement pour l'en féliciter. Elle jubilait de fierté et d'excitation à l'évocation de la noce prévue pour le 9, au pays bien sûr. Elle m'y a invitée en insistant longuement sur le ton de l'enfant réclamant un bonbon.

Sa spontanéité m'a enchantée, l'idée d'un bain familial m'a tentée, mais en raccrochant, je n'imaginai pas entreprendre un voyage au Maroc dans un délai de cinq jours.

¹ « Qui est-ce »

Se rattacher à ses racines

Dans l'avion, mon voisin, très prévenant, m'a offert sa place près du hublot. Il s'appelait Fouad, était architecte et habitait Rabat.

La France, pour lui, c'était les vacances. J'ai demandé :

- Que fait-on à Paris quand on y est de passage ?
- On marche tout le temps. Dans les avenues, dans ses pas d'étudiants...
- Vous y avez travaillé ?
- Quelques années, oui, avec trois amis marocains. J'ai le souvenir d'une période euphorique, un climat d'exaltation permanent que la guerre du Golfe a d'abord étouffé, puis bel et bien tué. Il nous aurait fallu une assise beaucoup plus solide pour empêcher notre entreprise de sombrer.



- Alors vous êtes rentré ?
- Alors je suis rentré, comme vous dites, et vous qui travaillez en France devez savoir ce que ce mot comporte d'interrogations. J'avais une certitude pourtant : ma fille atteignait les dix ans, et je pensais qu'il ne fallait pas laisser échapper la dernière chance de la rattacher à ses racines. Dans mon esprit, deux ans plus tard, c'était trop tard.
- Pas de regrets donc ?
- Non, non, pourquoi y en aurait-il ?

Le " Non, non" martelé un peu trop vite m'a semblé manquer de conviction, aussi me suis-je gardée de répondre. L'arrivée du plateau-repas a fait diversion, Fouad a mangé son entrée en silence, avant de reprendre avec un haussement d'épaules :

- Bien sûr qu'il y a des regrets. D'autant que, depuis mon retour, tout le monde ne parle que de partir.

- Vous faites quoi exactement ?

- Une œuvre très utile : je m'occupe de résorption de bidonvilles. Chaque saison sans pluie jette son lot de miséreux aux abords des cités et, un jour ou l'autre,



il faut les reloger, dans les endroits les plus salubres possible, au prix le plus ajusté.

- Une spirale sans fin ?

- Par la faute des éléments, oui mais aussi par celle des hommes : quand je visite les logements, il m'arrive de trouver des cabanes sur les terrasses. Les nouveaux propriétaires les habitent, et sous-louent à d'autres ce qu'on a construit pour eux !

J'ai souri : - Chassez le naturel, il revient toujours . . .

- Vous plaisantez, mais vous ne pouvez imaginer comme c'est frustrant !
- Là n'est pas l'origine de vos regrets, quand même ?
- - Non, bien sûr ! J'ai souvent réfléchi à mon malaise, et je crois que le vrai choc a été de comprendre que je ne connaissais pas mon pays d'origine. J'avais grandi dans un milieu petit-bourgeois très confiné et travailleur, reçu l'éducation d'un lycée français, puis vécu treize ans à Paris. J'ai découvert à l'âge adulte la société qui m'avait vu naître.
- Quelle a été votre plus grande surprise ?
- Constater qu'on n'y avait pas de réelle notion de sens civique.
- Cela vous semble sans espoir ?

- Rien ne l'est jamais totalement, surtout quand on a des enfants ! Ce qui me fait peur, c'est de constater que je faiblis : figurez-vous qu'au bout de quinze jours à Paris, j'étais submergé par trop d'ordre, trop de rationnel, trop d'anticipation !

- Il était temps de rentrer, alors !

- Probablement. Mais de nouveau alourdi par l'idée que j'ai beau aspirer à être un et intègre, je reste partagé, naviguant sans cesse entre deux Pays et deux désirs.



- Certains considèrent cette double aspiration comme une richesse.

- Je l'ai cru aussi, mais je ne suis plus sûr d'en être convaincu ! Ceci étant, je ne voudrais pas vous laisser l'impression d'être à plaindre, en tout cas pas au même titre que les milliers qui cherchent à quitter le pays au péril de leurs vies. C'est pour eux que le problème est crucial.

- Comment inverser la tendance ?

- Je ne sais pas, imaginer un grand projet qui drainerait toutes les énergies vers un même but, mais lequel ?

- **Un coin d'Europe**

Par sa petite taille, l'aéroport de Rabat est agréable : pas de longs couloirs ni de bus, on y circule à pied, avec l'impression de rentrer dans une grande maison. J'ai traversé la piste plus lentement que les autres voyageurs. Fouad a d'abord essayé d'ajuster sa vitesse à la mienne, puis a fini par accélérer, et je suis arrivée bonne dernière dans la salle de débarquement. Mon neveu venu à ma rencontre a bougonné : « Tu le fais exprès ou quoi, on se demande toujours si tu es là ! » J'ai encaissé sa mauvaise humeur sans broncher, incapable d'expliquer qu'à chaque fois que je foule cette piste, je suis en proie à des émotions multiples, et que je m'accorde un peu de temps pour négocier avec elles.

Les consignes étaient claires : mes parents partis la veille m'avaient laissé la voiture pour les rejoindre à Fès, directement dans la villa louée pour la noce. J'ai donc pris l'autoroute pour un trajet qui n'a duré que deux heures, au lieu des six ou sept de mon enfance.

J'étais la première invitée à arriver dans la grande maison au rez-de-chaussée d'un seul tenant, poutres et plafonds en stuc joliment sculpté, sol en marbre, tables dressées pour la fête.

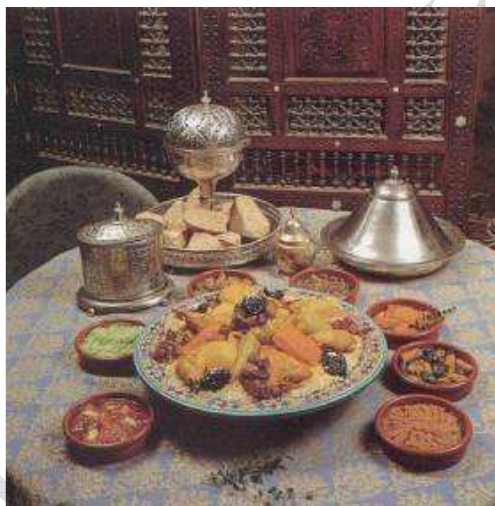


Des serveurs en grand nombre s'agitaient, disposant nappes et serviettes blanches, alignant une quantité impressionnante de verres.

Je me suis lavée les mains dans un lavabo, en faisant remarquer à l'un des hommes qu'il était bouché. Il m'a répondu qu'il le savait, et n'y pouvait rien.

Le frère de Rita, venu en reconnaissance, m'a embrassée et tenue à bout de bras, très élégant dans son costume bleu marine. Il répétait : " Combien, combien ? Dix ans, quinze ans, non ? Combien à ton avis ?"

J'ai répondu en riant que je n'en savais rien, et il a enchaîné sans me lâcher : « Heureusement que grâce à nos femmes, je n'ignore rien de toi! Je vais même t'imiter et partir moi aussi! On m'a fait une proposition aux Etats-Unis, et je suis plein d'espoir. Il faut que ça marche, il n'y a plus rien de bon à faire dans ce pays! » Puis il m'a laissée là en me priant de prendre mes aises pendant qu'il allait chercher tous les autres.



Je suis restée en plan, un peu étourdie par le flot de paroles et de sourires auxquels j'avais eu droit, me demandant ce que pouvait bien espérer faire aux Etats-Unis un Marocain dans la cinquantaine, fonctionnaire depuis des lustres ! Etait-il sérieux ? Si oui, en quoi y avait-il urgence à m'annoncer ce qui n'était encore qu'un espoir ? Etait-ce une façon détournée de me dire que j'avais eu raison de partir, il y a des années, alors qu'il m'en avait blâmée?

Avant de me changer je suis allée me rafraîchir. J'ai utilisé un minimum d'eau pour éviter d'engorger le lavabo plus qu'il ne l'était déjà, puis me suis installée dans le jardin, où des serviteurs disposaient des gâteaux en pyramides très esthétiques.



C'est là que Kamal m'a rejointe, sobre, à son habitude. Je le trouve un peu plus affable d'une année à l'autre, comme s'il cherchait à mériter le statut de "grand sage" auquel il avoue aspirer. Il a dit son plaisir à me rencontrer seule, avant le grand débarquement et, balayant du regard la façade sculptée devant nous :

- J'ai maintenant une maison qui ressemble à celle-là. Tu as vu toutes ces fresques? Autant de pièges pour le chaland ! Ces villas sont grandes et belles, mais inconfortables, impossibles à réchauffer l'hiver, impossibles à rafraîchir l'été.

- Et les canalisations sont rouillées.
- Tu as déjà remarqué ?
- Pas difficile : les lavabos sont bouchés avant utilisation.
- Et bien tu viens de toucher l'essentiel : dans ce pays, l'extérieur est dorure, l'intérieur part en lambeaux.



- Pourquoi ?
- Si tu trouves la réponse à cette question tu auras la clé qui changera le Maroc. Moi, je ne rêve plus que d'en partir.

J'ai sursauté :

- C'est une plaisanterie ?
- Je suis on ne peut plus sérieux.
- Dis-moi que tu veux juste partir en vacances !
- Non, un coin d'Europe, n'importe lequel, ferait mon bonheur à l'année.
- Pas toi ! Tu ne jurais que par la construction de ta patrie !
- Tu ne peux nier que j'y ai déjà contribué, ni m'empêcher d'avoir perdu la foi.
- Qu'est-ce qui te gêne ?
- Ce pays ne tourne pas rond. Chacun a sa propre règle, et refuse celle de l'autre.
- Tu fais partie de ceux qui s'en sont joués !
- Disons alors que le jeu épuise, sans mener à rien de tangible.

J'ai répondu avec la sensation désagréable de me rendre :

- Eh bien fais comme tu le juges bon, mais sache que la décision n'est pas innocente : il y a un prix à payer quand on s'en va.
- Quel prix ? Regarde-toi : tu as l'air d'une enfant épanouie, partie tant qu'elle en a besoin, revenue de temps en temps au chaud de sa tribu !

Bienvenue dans ton pays

C'est avec l'espoir d'une diversion que j'ai vu Fayçal nous rejoindre, griffé du bout de ses baskets aux branches de ses lunettes de soleil. A 22 ans, étudiant à Aix-en-Provence, qualifié coquettement de " superbe petite ville", il avait l'air fier de sa personne, mais sans arrogance. Son attitude légère et gaie m'a charmée, au point de me faire rectifier l'image que j'avais de lui par oui-dire : être riche héritier ne l'empêchait en rien d'être agréable. Quand je lui ai demandé ce qu'il pouvait encore désirer, pour parfaire sa bonne fortune, il a répondu sans hésiter:

- Obtenir la nationalité française
- Tiens ! Pourquoi donc ?
- D'abord et avant tout, pour ne plus être obligé de faire la queue dans les aéroports!

Kamal qui venait de réclamer un coin d'Europe s'est insurgé sèchement :

- Quelle idée ! C'est stupide et enfantin ! Marocain tu es né, Marocain tu dois rester, c'est un fait, pas un choix ouvert ni une commodité !

Sans s'attarder sur la remarque, Fayçal a continué :

- Qu'on m'accorde ou non la nationalité française, j'ai déjà décidé que quand j'aurai une femme et qu'elle sera enceinte, elle n'accouchera nulle part ailleurs qu'aux États-Unis ! Un passeport américain, c'est le plus beau cadeau de naissance à faire à ses enfants de nos jours ...

A peine arrivée, Rita s'est précipitée vers moi, plus légère que je ne l'avais imaginée pendant notre discussion téléphonique, l'air ravi et serein à la fois. Elle m'a embrassée, pressée contre elle, dégagée un peu pour mieux me voir, présentée à sa sœur comme un trophée, puis de nouveau serrée dans ses bras.

Elle m'a souhaité affectueusement à l'oreille la bienvenue chez moi, dans mon pays. Le nez plaqué sur sa poitrine opulente, j'ai réalisé qu'elle était la première personne, depuis que j'avais entrepris mon voyage, à ne pas me parler de son désir de partir.

Kayal El Yamani